

# La question du sens est une question d'initiation

## Un entretien avec Enno Schmidt, Robin Schmidt et Gottfried Stockmar\*

**Stephan Stockmar :** La quête du sens surgit fréquemment en situation de manque ou de perte, alors que s'annoncent des « messages de Job ». Je voudrais commencer, pour une fois, par l'opposé : connaissez-vous, à partir de vos situations de vie, des moments dans lesquels vous avez le sentiment : Là je suis correctement en esprit [*Sinn*] ! Là il n'y a pas manque, mais abondance — accomplissement. — Y a-t-il quelque chose comme cela pour vous dans la vie ?

**Gottfried Stockmar :** Je ne sais pas. Quant à savoir si ma vie est sensée, c'est d'abord une question concernant son contenu idéal. Quant à savoir si elle est aussi heureuse — alors c'est peut-être le sentiment qui parle le plus ; et quant à savoir si je suis actif (sensément) dans la vie, c'est une affaire de volonté. — Je veux rapporter un vécu, alors que je me sentais en accord total avec moi-même, et pas seulement idéellement, mais aussi au plan des sentiments et de la volonté. En 2000, j'eus l'impulsion d'aller à l'Est de l'Allemagne et de laisser derrière moi des idées et des circonstances de vie devenues trop mesquines et étroites pour moi ; afin de recommencer quelque chose de nouveau avec tout ce que j'avais et tout ce que j'étais : quelque chose comme empoigner le Je, quelque chose que je puisse configurer et lui donner aussi un sens quelconque. Mais ce n'est là qu'un aspect.

**Stephan Stockmar :** Se trouvait-il alors pour toi de fait quelque chose d'idéal ?

**Gottfried Stockmar :** Non. C'était la fin d'idées. Pourtant on ne peut pas non plus dire cela ainsi. J'avais le sentiment d'avoir étudié pendant des décennies, l'anthroposophie et maintes choses avoisinantes, en partant de *La Philosophie de la Liberté* de Rudolf Steiner.<sup>1</sup> Je m'étais occupé aussi de l'idée de la *Dreigliederung* sociale. Mais je ne voulais plus faire cela au sein de séminaires qui la font ressortir, afin d'en faire l'expérience ensuite, de voir la manière dont elle commence, à l'extérieur, devant la porte où dans la vie, plus ou moins brutalement. Je voulais simplement vérifier : Est-ce que cela fonctionne, ce dont nous débattons, dans la pratique immédiate, dans la rencontre immédiate avec des hommes et des femmes, dans la confrontation avec des systèmes, des domaines ruraux et autres. — Aussi bien la liberté que la *Dreigliederung* sociale ? C'était comme une mise à l'épreuve : est-ce que cela fonctionne aussi dans la réalité ?

**Stephan Stockmar :** Donc : est-ce que l'anthroposophie est utile à la vie ?

**Gottfried Stockmar :** Oui. À vrai dire pas simplement vérifier ici et là. Au contraire réellement en plein.

**Enno Schmidt :** Je ne dirais pas ici : « mettre l'anthroposophie à l'épreuve », mais au contraire : la conviction personnelle, l'idéal personnelle, comme on peut aussi l'appeler.

**Gottfried Stockmar :** Dans ces conditions, alors, c'est déjà difficile. Je comprend en effet l'anthroposophie parce que je deviens un être humain par elle, d'une certaine manière ou bien que par les incitations qu'elle m'a données, je peux devenir un être humain — et ensuite je suis cela en définitive.

**Enno Schmidt :** Je veux seulement dire : « anthroposophie utile à la vie » cela sonne d'une manière abstraite. Lorsque c'est une sensation d'être-un-avec-soi ou bien esprit ou bonheur, c'est alors quelque chose de personnel, qui s'accomplit dans un événement. — Je pourrais rattacher à la situation où pour moi, cela devint clair qu'avec *l'économie d'entreprise élargie par l'art* : ce fut pour moi une époque où j'étais vraiment présent — avec la devise : maintenant le monde est sauvé ! J'avais longuement pratiqué l'art, et puis se présenta une collaboration avec une entreprise, les ateliers Wilhelmi, que j'ai regardés « artistiquement », en ce qui concerne leurs produits et leurs collaborateurs ainsi que leurs structures et processus concrets correspondants. Finalement l'idée prit naissance de planter une allée Kassel-Eisenach, la croix d'arbres, la « structure sociale » reliant Ouest et Est. Donc art et collaboration, art et économie, principalement la question de ce qu'est une entreprise — cela émergeait comme une réalité, comme une possibilité, une réalité à façonner. — Ce fut pour moi ainsi comme de se trouver dedans quelque chose qui avait complètement du sens pour moi.

**Stephan Stockmar :** Quel genre de rapport à soi est-ce là ? Étais-tu alors conscient du sens ou bien le vivais-tu simplement ?

**Quand est-ce que je me présente en vérité — en tant qu'être humain entier ?**

**Enno Schmidt :** Je le vivais — et j'en étais conscient aussi. Le rapport à soi est un problème, car il peut en surgir un sentiment de soi auquel tu peux toujours éternellement resté en suspens. Donc, il en résulta quelque chose comme un événement entier. Et ensuite on en arrive aussi biographiquement à rencontrer d'autres êtres humaines dans une

---

\* Ont participé à cet entretien les trois rédacteurs de cette revue, Lydia Fechner, Angelika Sandtmann et Stephan Stockmar.

<sup>1</sup> Rudolf Steiner : *La Philosophie de la Liberté. Grandes lignes d'une conception moderne du monde* (1894/1918) ; **GA 4**, Dornach 1995.

situation, ou selon le cas, pendant une période déterminées. Tout est alors entièrement absorbé dans le moment et devient terrestre, devient faisable. Mais tout ce qui est au fond idéal, spirituel ou bien même aussi vie d'âme, disparaît de nouveau le plus souvent, et relativement vite.

**Stephan Stockmar :** Donc quelque chose se relie ensemble, et dans ce faisceau de relations quelque chose peut se mettre à fleurir.

**Enno Schmidt :** Oui, c'est comme une stase, qui se dissout. Tu as de longues phases biographiques, d'autres aussi, et ensuite cela se dissout, comme tu le dis, Gottfried, à partir du séminaire, on franchit la porte et on se précipite en plein air, ou bien justement à partir de l'art, de l'économie, comme elle est, on repart dans la réalité. Cela a quelque chose de dissolvant. Cela ne se présente peut-être que deux ou trois fois dans une vie.

C'est alors qu'entre en résonance, ce qui se produit pour moi, pour ainsi dire, de plus perceptible, de plus précieux, avec ce qui se produit réellement — et c'est toujours quelque chose, qui fait jaillir des formes, ce qui n'existait pas encore non plus. Ce n'est peut-être pas absolument la réponse à la question du sens ; la réflexion banale sur le sens, je crois, n'est jamais exacte.

**Stephan Schmidt :** Mais qu'est-ce qui a anticipé l'événement décrit ? Cela a manifestement provoqué la stase de quelque chose.

**Gottfried Stockmar :** Mais pas comme une quête du sens, au contraire, peut-être, plus tôt : Où cela se passe-t-il, en vérité ? Lorsque je fais un cours dans une institution, j'ai alors le sentiment que j'y entre principalement avec la tête. Mais ainsi, je ne peux pas réellement façonner à partir de ce qui vit entre les êtres mêmes, parce qu'ils sont déjà imprégnés des choses extérieures quelconques. Et je ne peux plus non plus façonner dans les fondements économiques, dans les systèmes et autres, tout est déjà présent, comme occupé. Un sentiment prend ensuite naissance : je ne me présente pas du tout là en tant qu'être humain entier, mais justement plutôt partiellement. Dans une situation comme celle-ci, j'avais le sentiment, ici je suis pour la première fois interrogé complètement au plan biographique, je me présente au complet — et suis aussi complètement surmené.

**Enno Schmidt :** Tu dis : « Je me présente au complet. » C'est bien entendu le problème : En quoi es-tu entier ? Qu'est-ce qui fait que l'on dise : maintenant, je suis entier ? Qu'on est interrogé, que quelqu'un exige et autre ?

**Robin Schmidt :** Est-ce là une rencontre de soi ou bien est-ce une rencontre avec l'Ange, celui qui est personnel ? je ferais rentrer volontiers un mot vedette : « l'Ange » en tant qu'intégrateur d'idées, de sens, de sentiments, d'idées, de faits ... C'est une chose. Et l'autre chose c'est mon expérience biographique, à partir de laquelle la conscience du sens prend naissance, c'est exactement l'inverse. C'est tout d'abord cette chute en dehors d'un contexte. J'étais là-dedans, j'étais porté par l'Ange, j'étais porté par une situation biographique, dans une relation, dans un champ professionnel. On peut vivre et se remémorer rétrospectivement, pour ainsi dire, ce contexte : ce fut quelque chose. La quête du sens tente le plus souvent pour la première fois de se réaliser à rebours de l'état d'être « sorti hors de » — de le transcender. Exprimé en images : je ne veux pas des ténèbres, dans lesquelles je suis entré de ce fait. — Ma thèse c'est que l'expérience de perte de sens est une situation de grâce, et non pas l'accomplissement du sens.

### ***Perte de sens — une situation de grâce ?***

**Enno Schmidt :** La perte du sens, associée à la détresse et autre, est une situation de grâce ?

**Robin Schmidt :** Oui. Que se passe-t-il si je ne m'embarque pas là-dedans et ne veut pas en faire la révision, sans chercher quelque chose, qui devienne à nouveau absolu et total (et peut-être même totalitaire) ? C'est pour moi la situation de départ. Si je pose la question autrement : existe-t-il une attitude positive vis-à-vis de l'état d'abandon par l'Ange ? Je dirais : Oui. Ensuite prend naissance pour moi un parcours qui a beaucoup à faire avec le fait que mes événements de vie, mes événements relationnels, mes événements du penser, ne trouvent pas leur sens dans quelque chose d'autre. Car la question du sens, dans la manière dont elle est le plus souvent posée, présuppose toujours que ce que je recherche ou bien ce en quoi cela s'accomplit, est autre chose. Si je demande : quel est le sens, de ce que nous sommes ici assis?, alors cette idée renvoie déjà à ceci ou cela du passé ou de l'avenir, en tout cas à un processus extérieur. Et il en va ainsi aussi avec le sens de la vie, ou le sens d'un travail, le sens d'une rencontre. Dans l'émergence de cette question, il y a toujours en plus avec cela ce qui transcende. D'où la question, qui se révèle conforme à la vie pour moi dans cette situation des ténèbres : existe-t-il un accès à la vertu qui laisse se justifier les événements eux-mêmes ? Selon ce que j'ai vécu, on se heurte alors à deux limites. À l'une se rencontrent sens et monde sensible, et à l'autre, sens et monde idéal. Toi, Gottfried, tu as insisté sur le fait que le sens est avant tout une cohérence idéale. Mais je suis aussi d'avis que le sens, la fondation du sens, se trouve aussi à la frontière du monde sensible. Il émerge d'abord aux deux extrémités comme une négation, comme un non-accomplissement. Et à ces deux extrémités il y a quelque chose que l'on peut appeler : « excès de sens » ; un point, que l'on peut toucher, qui est si plein de sens, qu'il en « déborde » pour ainsi dire, qu'il en explose.

**Enno Schmidt :** Ce serait l'expérience sensible ; un excès de sens ?

**Robin Schmidt** : J'ai pêché cette formulation chez Peter Trawny<sup>2</sup> ; elle m'a plu, parce qu'elle a cet élément de débordement. Je parlerais volontiers de ces deux limites. L'une est la frontière des expériences sensibles et du monde sensible. Peut-elle, celle-ci, être acceptée de sorte que ce qui s'y passe est réellement vécu comme présent ? Que l'on ne demande jamais : Qu'est-ce que cela veut dire ?, mais au contraire que je puisse ici entrer dans cette présence, eu égard à la lumière et à la chaleur, que la lumière forme ici sur la table : alors cela est un excès de sens.

**Gottfried Stockmar** : Veux-tu dire à présent positif ou négatif ?

**Robin Schmidt** : Positif. Une richesse de sens, qui est grandiose ! Et en elle apparaît ensuite le monde entier des défunts et des entités spirituelles. Telle serait cette limite. Dans le sensible. C'est la présence réelle de ces essences.

**Enno Schmidt** : Jusqu'ici j'ai suivi. Mais que veux-tu dire par ce que tu dis sur les défunts ?

**Robin Schmidt** : Que ce qui est expérimentable à cette frontière ; que l'événement — ici la présence de la lumière — consiste en elle-même, repose en elle-même, et ne renvoie à rien d'autre, mais représente au contraire un présent. Novalis a caractérisé cela comme le « présent de Sophie », un cadeau de sa bien-aimée défunte.

**Enno Schmidt** : Ce serait donc un excès. Mais tu as avant tout décrit à présent des choses : un rapport de réalité. Tu as dit : d'abord, c'est la perte de sens, la perte du rapport à l'Ange, par exemple. Cela, as-tu dit, est une situation de grâce, parce qu'elle est en vérité introduite chez quelqu'un, à un niveau qui est propre à l'être humain, à savoir dans le Je. Il ne s'agit pas ensuite d'y retrouver simplement ce qui a été perdu — un nouveau sens, une nouvelle relation, une nouvelle importance. Mais au contraire d'être et de rester dans ce qui n'est pas tout cela, ce qui ne « s'accomplit » pas dans le transcendant. C'est un point tout à fait ardent ! C'est dans cet art et cette manière dont tu as parlé de quelque chose, que la manière d'être du moment rencontre comme une réalité. Donc présence, présence habitant un moment.

**Robin Schmidt** : Cela suppose la traversée de la « ténèbre », ce que je tente de voir comme une grâce. C'est une voie de dénuement. Jusqu'à ce que j'aie découvert que cela révèle une possibilité de répondre affirmativement et ensuite de se tenir ainsi dans la vie, de sorte que l'événement de vie puisse aussi se justifier en lui-même. Le sens de ma vie ne se trouve pas dans quelque chose d'autre. Il se convertit de lui-même en un « sens ». Ensuite je peux découvrir en d'autres endroits des événements qui ont leur justification, et donc leur sens, en eux-mêmes, par exemple, à la seconde frontière caractérisée par moi où aussi, ce que l'on reconnaît sinon comme un contexte idéal — philosophique ou poétique et autre — devient présent d'un autre déterminé. De même qu'à la frontière du monde sensible, se reflète quelque chose de correspondant à la limite du monde des idées. Apprendre à connaître les idées en tant qu'événements, qui portent en eux leur présence et leur sens — c'est de cela qu'il s'agit. Ils deviennent les messagers du présent.

**Enno Schmidt** : Exact. La quête du sens, tu ne peux la traiter qu'ainsi. En ne renvoyant pas à, en n'éclairant pas pour, en ne l'utilisant pas, et ainsi de suite. Tu ne peux la prendre que pour elle-même, et seulement dans ce qui se passe, ce qui est réel, indépendant d'un but, d'un sens, qui se tourne vers l'extérieur. Et cela a à faire avec un dénuement. Je peux très bien confirmer cela, et ces expériences sont les plus violentes. Comment voyez-vous cela ? Ce passage, n'a-t-il pas aussi quelque chose de la nature d'un seuil ?

**Lorsque je recherche banalement un sens idéal, je prend congé de la réalité.**

**Gottfried Stockmar** : C'est la question de savoir si le passage n'est que pensé ou bien s'il est réel.

**Enno Schmidt** : Il n'a tout simplement pas lieu du tout, s'il n'est que pensé ! C'est toujours de cette différence qu'il s'agit en effet : est-ce que je pense quelque chose seulement, ou bien est-ce que c'est pour moi un vécu authentique et pur ? N'est-ce pas une présupposition pour en venir au sens, que l'on traverse réellement quelque chose et qu'il se passe quelque chose dans la vie de l'âme ?

**Gottfried Stockmar** : Cette tentative permanente du penser, de transcender ce qui est vécu, est en effet véritablement une sortie. Si je recherche banalement idéellement un sens, je prends congé de la réalité. Mais le penser n'est pas simplement le penser ; je peux l'utiliser pour des choses bien trop diverses. C'est donc la question de savoir si le penser, lorsqu'il pose la question du sens, sort plutôt de la réalité ou bien y rentre. Nietzsche a déjà exprimé en effet cette parole : Toute philosophie devrait être un élan pour la réalité et non pas un renvoi de la réalité. »

**Robin Schmidt** : Qu'est-ce que la réalité ? Qu'est-ce que tu as carrément en tête, lorsque tu dis : « réalité » ?

**Gottfried Stockmar** : C'est une occurrence difficile. Un exemple. J'ai souvent des conversations circonstanciées avec plusieurs jeunes gens qui se réunissent à Hugoldsdorf, et là il s'agit toujours de savoir quelle instance en moi s'informe

---

<sup>2</sup> Peter Trawny : *Adyton. La philosophie ésotérique de Heidegger*, Berlin 2010.

véritablement sur la profession ? Comment trouvé-je, en tant que jeune être humain, aujourd'hui véritablement ma profession ? Enfin nous en arrivons toujours à une certaine limite ; est-ce que l'intellect [*Verstand*] est principalement à même de clarifier cette question ? Atteint-il le plan en moi qui s'interroge : Que veux-je véritablement dans ce monde ? Je ne crois pas, en tout cas pas sans plus ; on ne peut pas se représenter nettement, ce pour quoi on est ici dans le monde, ce que sont nos vraies intentions. Rudolf Steiner décrit cela du reste comme l'activité de l'Ange. Cette activité de l'Ange ne consiste pas en sens ou en idées ou représentations ou idéaux, mais au contraire à partir de *desseins* ou *projets*. Un terme très intéressant ! Mais avec mon intellect, je n'y arrive pas.

**Enno Schmidt** : Aux desseins ?

**Gottfried Stockmar** : À ce que je veux réellement. Que veux-je, moi, en vérité dans ce monde ? Quelles sont mes intentions ? Quels sont mes desseins ou bien, pour ce qui est de moi, mes idéaux aussi ? Et : Est-ce que cela ne se joue qu'en moi-même ou bien est-ce que cela joue aussi un petit rôle dans le monde ? Dans ces circonstances, nous en sommes arrivés dans nos conversations à ce terme de « résignation » [*Ergebung*, mais aussi soumission, reddition, capitulation, *ndt*]. Dans la langue allemande, on dit souvent : cela a résulté de quelque chose de quelconque... C'est déjà très captivant, la manière dont cela procède, à proprement parler, que quelque chose de quelconque « résulte ». Rudolf Steiner rattache ce terme « résignation » à une attitude passablement élevée de l'être humain : résignation au cours du monde. Au préalable on dit : le péché ne s'est pas passé en une fois, au contraire, il continue de passer, pour préciser, toujours ensuite lorsqu'on juge trop vite et trop prématurément.

À présent il ne s'agit plus de la question ; qu'est-ce que le sens ?, mais au contraire : « Que veux-je en vérité ? Quels sont mes besoins ou bien mes intentions. Et comment s'exprime alors mon entourage humain ou habituel, ma situation temporelle avec cela ? Qu'en résulte-t-il à proprement parler ? Je crois que l'intellect ne peut ni dire : ceci et cela je le veux, ni : ainsi et ainsi, je me choisis les gens à présent avec lesquels je peux faire quelque chose ainsi ensuite. Tout cela serait nettement représenté. Dans cette mesure la question c'est : à quel plan me trouvé-je ? Suis-je à mon « premier étage » ? Ou bien suis-je dans mon souterrain ? En suis-je déjà véritablement aux étages, dont il s'agit véritablement ? [bref ! « le qui suis-je ?, ou vais-je ? dans quel état j'erre ? », *ndt*].

**Angelika Sandtmann** : Revenons une fois encore à la question de fond de savoir si la question du sens est une entrée ou une sortie, respectivement dans et hors de la réalité. Je remarque chez moi-même que j'entretiens des relations tout autres dans diverses phases de vie et de situations avec la quête du sens. Les éléments déclencheurs sont souvent des processus intimes de l'âme. Mais pendant un moment, il y a longtemps, la question du sens me vint nettement *de l'extérieur*, simplement par de rudes coups du destin, deux qui se sont succédés en étant assez proches. Alors je *du* radicalement poser la question du sens — simplement à partir de ce qui m'arrivait. Et cela a fait que jusqu'à aujourd'hui j'entretiens une attention beaucoup plus éveillée sur les incidents qui surviennent. La question du sens fut ici pour moi une entrée dans la réalité. Non, pas qu'alors ou maintenant, j'eusse une réponse à la question de savoir si ces coups de la destinée furent « bons » ou pas. Mais ils ont marqué profondément ma vie jusqu'à aujourd'hui et m'ont ouvert à de tout autres profondeurs et ampleurs, et aussi dans la question de savoir quelles tâches j'ai.

**Enno Schmidt** : C'était du sens.

**Angelika Sandtmann** : Dans la *quête* du sens, de ces coups du destin, j'en vins de fait à pénétrer dans quelque chose comme ayant du sens, sans pouvoir justement répondre extérieurement à la question du sens. Dans cette mesure, j'éprouve que la quête du sens peut être absolument fondatrice de sens à longue haleine. Cela ne se produit pas du jour au lendemain, c'est le cheminement lui-même, qui est pour moi fondateur de sens.

**Enno Schmidt** : En rétrospective. C'est à présent important. En rétrospective, chaque vie est en vérité à partir de sa donnée de faits de manière telle que l'on peut voir qu'elle avait un sens dans la cohérence évolutive. Cela se passe et s'est passé ainsi, seulement on en n'a pas pris conscience. En rétrospective, toutes les traces qui en subsistent sont porteuses de sens. Cela a-t-il à faire avec les desseins dont parle Gottfried, tels qu'ils apparaissent ? Ou pas ?

**Gottfried Stockmar** : Je ne sais pas...

## Il n'y a pas de sens de la vie, mais je peux donner un sens à la vie

**Robin Schmidt** : Je conçois encore au-delà de cela le soupçon que l'idée que l'on puisse y découvrir un sens, est déjà fautive. Il m'a fallu à moi-même pas mal de temps, jusqu'à ce que je comprenne que ce qui donne un sens n'est pas quelque chose que je peux découvrir comme on peut découvrir une idée sur une chose. Une telle « réalité » n'existe nulle part. C'est pourquoi je vis avec cela que, de fait, la vie n'a pas de sens, qu'il n'y a effectivement aucun sens de la vie. *Mais* — et là j'ai été serein de retrouver cela aussi dans *La Philosophie de la Liberté* — on peut bien effectivement donner un sens à la vie ! C'est quelque chose d'autre que de lui chercher ou de lui supposer un sens — dans ce qui a précédé la naissance, j'ai réglé cela ... ou bien si je tente d'exister dans l'absence de sens, du fait que je dégrossis tout cela jusqu'au moment où elle devient porteuse en elle-même d'un sens — et que je me heurte à la possibilité de donner moi-même un sens à ma vie. Mais c'est tout autre chose. Je peux donner un sens à une chose au plan de sa situation ou de ma prospection et aussi un sens à mon existence.

**Stephan Stockmar :** La conversation procède à présent entre deux pôles, que nous avons cependant étroitement reliés l'un à l'autre, me semble-t-il. Gottfried à mis en jeu le terme de « résignation ». Et Robin, à présent, appose celui de « donner un sens ». Dans les deux cas, j'ai l'impression qu'il s'agit aussi d'une *perception*. Dans l'état de résignation, je m'ouvre en effet. Qu'est-ce qui surgit là ? Robin a dit avant : lorsque j'entre dans cet excès, alors je suis là au beau milieu d'une expérience présente où, tout d'un coup, quelque chose de nouveau émerge ; alors je rencontre les défunts. À savoir, donc, que je rentre dans du perceptif, dans un présent [au sens de « cadeau », *ndt*] — mais maintenant pas dans un plan sensible...

**Robin Schmidt :** Pourtant.

**Enno schmidt :** Pas sur le plan de la représentation...

**Stephan Stockmar :** Je ne voulais juste qu'indiquer ce perceptif. Alors quelque chose d'essentiel devient perceptible, ce qui n'est ni ce que je suis ni seulement ma position.

**Gottfried Stockmar :** Lors de la question pour donner un sens, le penser est déjà très fortement teinté de volonté.

**Robin Schmidt :** En tout cas avec un abandon.

**Gottfried Stockmar :** Il ne s'agit donc pas d'une image représentative découplée du vouloir ou un concept quelconque. Qui se référerait seulement au passé. Lorsqu'au contraire on veut aller en direction du futur, la volonté doit d'une manière ou d'une autre y participer.

Dans *La Philosophie de la Liberté*, il est dit en ce qui concerne le sens : si mon intuition immergée dans l'amour se trouve d'une manière correcte avec la cohérence du monde à éprouver intuitivement, l'action sera bonne, si ce n'est pas le cas, elle sera mauvaise. — cela ne veut-il pas dire, que j'ai besoin en vérité de *deux* intuitions ? Non seulement un regard sur ce que je veux : je veux, je veux, je veux... Cela appartient en effet à une action toujours aussi à la périphérie, dans mon entourage, mon temps, chez mon contemporain et ainsi de suite, et certes pas seulement en surface. C'est pourquoi est-ce aussi une cohérence universelle à éprouver intuitivement. Qu'est-ce que cela est censé être ? — naturellement, ce serait aussi unilatéral, si l'on ne regardait que la périphérie : qu'est-ce qui est, à proprement parler, exigé de moi ? ou qu'est-ce que je dois faire véritablement dans ce monde ?

**Robin Schmidt :** En épigraphe à ce qui vient juste d'être exprimé ici, je propose que la quête du sens est une question d'initiation. Ce que tu traverses là, ce ne sont pas des divertissements, mais au contraire, ce qui est dit correspond à la description des expériences traversées dans l'initiation. La question du sens mène manifestement à toutes ces questions, qui autrefois dépendaient des rites d'initiation, avec les diverses formes d'initiation dans les Mystères. Dans ces questions d'initiation, nous nous trouvons déjà aujourd'hui, je pense, si possible simplement déjà par la participation à la vie telle qu'elle est aujourd'hui.

**Enno Schmidt :** Pour moi, il ne s'agissait que de mettre en évidence les différences : toi, Angelica, tu as parlé du sens dans l'acception que tu regardes rétrospectivement la biographie et tu vois ; Ah ! C'était donc sensé, en effet, c'est en vérité l'expérience du sens !

Gottfried dit que tu ne peux pas du tout penser en anticipant ce que seront, par exemple, les véritables intentions eu égard à ta profession, ta vocation et autres ; cela se produit par « résignation ». C'est un tout autre écheveau ; puisqu'il s'agit des intentions, peut-on dire éventuellement, de l'Ange ou bien aussi des résolutions prises avant la naissance. Car il se joue là un rôle que tu as ramené d'avant la naissance.

Et ce que tu penses, toi, Robin, pour moi, c'est cette inversion, de ce qui résulte de ce contexte et a été amené en tant qu'acte personnel dans le futur — en tant que qualité de ce qui est actuel. Mais que tu fasses de cela aussi un contexte dirigé qui te porte dans la situation de possibilité de liberté, cela s'avère à partir de ta biographie, comme tu la laisses devenir.

Ce sont pour moi des écheveaux différents [à démêler !, *ndt*]. Et tous ont à faire avec des rencontres. Nous avons à faire avec des questions, qui sont une affaire de volonté intuitive, d'amour qui rassemblent ce qui est sensé pour le monde. C'est principalement le point où je constate que des êtres humains deviennent actifs. Quand on devine que cela se rassemble, cela devient créateur. C'est une expérience du sens — cela, dirais-je déjà. Mais ce sont pour ma sensibilité divers caractères d'assemblages, par exemple, dans ces trois formes, qui à présent émergent dans notre conversation : premièrement, je regarde en arrière et je vois : c'était en effet sensé, et cela signifie aussi dans le futur. Puisque connaître et vivre confluent de cette manière à rebours et indique pour le futur. Deuxièmement : j'ai cette résignation ; je rentre dans des desseins, et ils se présentent. Ce sont par exemple des vécus comme ceux décrits au début. Puisque quelque chose se dissout et qu'il apparaît quelque chose. Et troisièmement : je tiens tout cela à partir d'un monde de vie qui n'est pas sensé ; si je ne cherche pas à en dégager la quête du sens, là où je ne suis pas, tout reste dans le processus, dans la perte du soi, une perte de sens — et j'en viens finalement à un *donner* du sens.

## Je dois me transformer, pour entrer dans la cohérence du sens

**Lydia Fechner :** J'ai encore une thèse dans ces circonstances en rapport à ce que Robin a dit et avec ce que j'ai moi-même vécu : n'en est-il pas ainsi que cette question de l'Ange aujourd'hui semble tout autre qu'elle était autrefois ? Est-ce que peut-être l'Ange s'est plus retiré jusqu'à ces points que subit chacun dans la biographie et qui sont pleins de sens ? Est-ce que de ce fait cette situation, que Robin a décrite comme une situation de dénuement, surgit de plus en plus existentiellement et fréquemment, ? Que fait ensuite l'Ange ? Est-ce qu'il transforme peut-être carrément quelque chose ? De sorte que les tâches de l'Ange sont reprises de plus en plus par moi — mais pas au sens de « je veux » ou ainsi —, de sorte que quelque chose est attendu de moi ? Au moment où surgit le terme vedette « initiation », cela devint clair pour moi : pour moi, la fréquentation de la question du sens ces derniers temps a toujours été reliée aussi à la question de la transformation de soi. Je *dois* me transformer, si je veux entrer dans ce contexte du sens, lorsque ces contextes de sens commencent à me devenir conscients. Il y eut un temps dans ma vie, je n'en étais pas du tout consciente alors, je vivais comme naturellement dans un courant de cohérence.

**Gottfried Stockmar :** Je ne peux pas répondre en ce qui concerne l'Ange. Ce que je connais ce sont des déclarations de Rudolf Steiner sur les Anges : je les ai si intériorisées que je voudrais les crier dans le monde. — Mais à cause de ce don de sens de la vie, j'ai encore une grande question : il y a une jolie lettre de Rudolf Steiner à sa première épouse. Laquelle voulait toujours le rendre heureux et lui affirmait aussi qu'avec une existence bourgeoise, elle voulût le rendre heureux. Ce à quoi il répondit : « ... je ne veux rien avoir, pour le moins, de ce que tant de gens appellent le bonheur. Un tel bonheur n'est rien pour moi. Je veux seulement agir. »<sup>3</sup> Ces paroles « Je veux agir » a un caractère tout à fait déterminé. Cela ne veut pas dire « Je veux penser » ou bien ainsi. Bien sûr qu'il a beaucoup pensé... Je crois qu'au jour d'aujourd'hui, il ne s'agit pas d'une autre reconfiguration de notre penser mais au contraire de la question : Comment avançons-nous réellement dans la volonté ? Je demande à une personne : comment vas-tu ? et elle répond d'abord une fois : « Bien ! ». Quelque phrases plus loin, elle remarque que cela ne va pas tout à fait si bien. C'est alors que vient une déclaration que j'ai très fréquemment rencontrée ces dernières années : « En vérité, je ne me sens plus très bien dans ce que je fais. Je ne suis plus du tout en accord avec moi-même. » et lorsque je demande : « Pourquoi fais-tu donc cela ?, Arrête avec cela ! », elle répond aussitôt : « Et après, je vais vivre de quoi ? » C'est la première question : De quoi vais-je vivre ? Qu'est-ce qui me donne encore un appui ? Comment vais-je nourrir ma famille, éventuellement existante ? Ou bien surtout : Qui ensuite ? Ce n'est pas du tout vrai que les gens ne sont plus portés. Lesquels sont naturellement aussi aujourd'hui encore portés, et certes carrément dans les choses qui créent les fondements de la vie. Là les êtres humains se sentent portés. Quand il faut se mettre à la besogne, alors on dit : Non, je préfère rester dans cette situation gratifiée de néant ! » Alors surgit un dualisme : je sais ce que tous reconnaissent, mais je ne dynamise pas du tout justement mon existence, parce que j'ai simplement une peur panique de le faire. Ou bien comme Rudolf Steiner a dit : « Je n'attrape pas ma volonté au repos. » Laisser la volonté arriver au repos cela veut dire : ne plus permettre alors qu'aucune nature ne mène le train, plus aucun élément de vie bourgeoise ne mène le train en moi, au contraire, j'ai la volonté réellement de produire du repos. Pourtant, la volonté nous ne l'attrapons pas réellement si vite au repos.

**Lydia Fechner :** Quel genre d'état ensuite, lorsque la volonté en vient au repos ?

**Gottfried Stockmar :** Ce n'est qu'un autre mot pour ce que Rudolf Steiner caractérise dans *La Philosophie de la Liberté*, lorsqu'il décrit ce cheminement de liberté : ce sont d'abord des instincts, des conventions, des sentiments, des aptitudes quelconques. Celles-ci sont progressivement amenées au repos. Et ensuite on est de fait dans une situation difficile, mais très riche en perspectives. J'éprouve de plus en plus nettement qu'aujourd'hui on aime un dualisme, qui empêche carrément qu'on en vienne à ces limites.

**Robin Schmidt :** En ce qui concerne la volonté : ce n'est plus pour moi la question du sens de la vie, mais au contraire celle de la vie du sens. Puis-je vivre le sens ? Et aussi dans l'acception que je me tiens libre et que le cœur et la vie humaine sont les sources desquelles les contextes de sens arrivent dans le monde. L'être humain crée, en parlant avec des êtres humains, un contexte de sens. Même dans les professions anthroposophiques. C'est toujours la question, par exemple pour les fermiers : existe-t-il une relation réelle entre la planète et la Terre ? La question, dans la perspective de la volonté est irrelevante (non importante, *ndt*). La question c'est de savoir si je la veux, cette relation entre la Lune et les plantes. Il se peut que des plantes viennent sans Lune. Mais puis-je m'y prendre avec la plante de manière à ce qu'elle puisse se trouver dans ce contexte, lequel est formé par l'être humain ? Il s'agit pourtant de l'inverse, que l'être humain devienne le lieu qui forme de neuf la relation au monde, qui était autrefois donnée et créée comme monde-Père. Celui-ci est tombé bien bas, s'est individualisé en nous, et maintenant nous nous trouvons libres et nus avec la question ici : Quel genre de relations au monde voulons-nous donc bâtir à présent ? Il s'agit réellement d'un monde créé de mains d'êtres humains. Cette prochaine dimension nous pourrions encore une fois la voir comme la dimension apocalyptique de la question du sens. Je veux dire avec cela le dévoilement, qui repose dans le fait que l'être humain et l'humain ne trouvent dénudés devant nous.

<sup>3</sup> « Chercher à comprendre, que j'ai une tâche de vie, qu'aucun mobile personnel ne me conduit. Je ne peux que répéter sans cesse : je ne veux rien avoir, au moins, de ce que tant de gens appellent bonheur. Un tel bonheur n'est rien pour moi. Je veux seulement agir », dans : Rudolf Steiner : *Lettres II*. 1890-1925 (GA 39), Dornach 1987, p.436 ; Lettre à Anna Steiner du 11.4.1904.

**Enno Schmidt :** Y a-t-il un préalable à cela, à savoir que l'accomplissement n'ait pas lieu et que le sens tombe dans l'absence ?

**Robin Schmidt :** Je répondrais biographiquement que seule l'expérience de l'absence de sens, le fait de heurter constamment la vitre mène, tant au plan idéal qu'à celui de l'expérience vécue, au point où l'âme, à partir d'elle-même, trouve l'énergie, de former de la substance, de faire don — à partir d'elle. Dans cette mesure, je dirais que c'est une condition préalable. Il existe assurément d'autres voies, pour remarquer en rétrospective comment cela en est arrivé là, à savoir, que je tombe en dehors du sens, et qu'ensuite aussi je trouve des moyens et des voies, pour de nouveau « remonter à quatre pattes de l'intérieur ».

**Stephan Stockmar :** Comment s'engrènent la rétrospective, le don du sens dans le regard à rebours sur la vie et l'élément d'avenir, la création de sens, l'un dans l'autre ? On dit toujours que l'on doit rechercher le nouveau dans l'ancien, y découvrir le germe dans ce qui est devenu. Mais ne dois-je pas interroger aussitôt : comment prends-je l'ancien dans le nouveau, ou selon le cas, quelle forme adopte l'ancien dans le nouveau ? Cette question du don de sens rétrospectif est pour moi absolument importante, pour pouvoir aussi aller dans l'avenir ; car je dois d'une manière ou d'une autre m'accepter *moi*, oui en effet tel que j'ai été jusque-là — par les circonstances, environnements, comme je me suis développé. Je ne peux pas sans plus créer chaque moment de neuf. J'éprouve en moi-même sans cesse ce conflit ; en vérité, je veux me débarrasser de ce que je suis devenu, mais je ne peux pas si simplement me débarrasser de moi-même.

**Enno Schmidt :** Et inversement : je ne veux naturellement en aucun cas me débarrasser de quelque chose que je suis devenu. Ce qui est m'est devenu cher, ce avec quoi je m'identifie. Aucun être humain ne fait cela de plein gré, affirmerais-je. Cela peut être carrément voulu consciemment à partir du sentiment de soi que l'on s'est procuré. Mais je dois me débarrasser de cela pour accomplir le pas que, toi, Robin, tu as décrit. Pour moi, ce sont celles-ci des phases de vie. Il y a là des phases, dans lesquelles quelque chose devient, qu'ensuite un brusque revirement fait perdre. Si je parcours ce chemin, que Robin a décrit, alors l'ancien ne va plus. Alors qu'il continue encore de flamboyer de-ci, de-là, en tant que forme. Je dois trouver de neuf un rapport pour cela, et le toucher de neuf à partir de ce qui donne du sens. C'est comme un passage par la mort. Dans la manière dont je prends ce qui est vieux et devenu avec moi. Quant à savoir si j'en viens à une forme nouvelle, ou bien si je reste au milieu des formes anciennes comme parmi des fantômes, c'est ensuite la lutte pour reconquérir l'actuel.

**Lydia Fechner :** Cette situation, dans laquelle le nouveau est nécessaire et dans laquelle je dois me débarrasser de l'ancien, ne dépend-elle pas aussi d'une question de Gottfried (pendant la pause) : qu'en est-il, si aucune intuition ne vient ? Peut-on rattacher les deux aspects ? Ce par quoi à présent je ne sépare plus ce qui est idéal de ce qui est conforme à la vie — car les deux doivent en effet se réunir, si je veux créer quelque chose de futur. — Si tu n'as aucune intuition, aucune idée pour quelque chose de nouveau et tu remarques malgré cela, que cela ne va plus, qu'est-ce que tu fais ensuite ?

**Robin Schmidt :** Je veux ici lire quelque chose de Keiji Nishitani : « L'abîme [je dirais : cet abîme] repose toujours à la base de notre existence. La mort, par exemple, n'est pas quelque chose que nous rencontrons peut-être dans un lointain avenir. Pas à pas, notre vie rencontre la mort ; sans cesse elle se tient avec un pas dans le royaume de la mort. Constamment au bord de l'abîme, elle peut s'anéantir en un clin d'œil. Notre existence est en vérité née avec le non-être. En s'évanouissant dans le néant, en revenant à elle, elle vibre au-dessus du néant vide de sens. Cela veut dire que notre existence est une existence fugitive. Ce néant rend le sens de la vie insensé. Que nous en venions nous-mêmes à un question et que interrogeons le pourquoi de notre existence, cela démontre que le néant est remonté de notre être et que pour cette raison, nous sommes poussés à ce que notre existence se transforme pour nous-mêmes en un point d'interrogation. »<sup>4</sup> — Je trouve cela très joliment formulé — « L'émergence de ce néant n'est rien d'autre que l'approfondissement de la perception de notre propre être — lequel ordinairement n'atteint pas une telle profondeur. »

**Lydia Fechner :** Une jolie description... Mais cela ne console pas.

**Enno Schmidt :** Je trouve cela un peu pathétique.

**Robin Schmidt :** Ce n'est encore aucune médecine. — « Habituellement nous nous avançons incessamment, le regard tourné sur telle ou telle chose. Nous sommes toujours occupés par quelque chose en nous ou bien à l'extérieur de nous, et cet « être-occupé » empêche de se rendre compte... » C'est de nouveau la question de l'émergence, d'où provient cela ?

**Lydia Fechner :** Si tu sais aussi que ce néant appartient au fondement originel de ton être, que ce néant y émerge, cela ne t'aide principalement pas dans la situation dans laquelle tu te trouves ?

---

<sup>4</sup> Keiji Nishitani : *Qu'est-ce qu'une religion ?* Francfort sur le Main, 2001, p.44 et suiv.

**Robin Schmidt** : Je vois cela autrement. Parce que je crois — et cela est pour moi un élément absolument important de l’anthroposophie — que c’est une différence si je vis quelque chose, et que je me meus dans cette vie en comprenant ou bien si je ne fais que savourer la vie. Je veux dire que la vie dans l’anthroposophie, au cœur de l’être humain, dépend avant tout du fait que cette situation est appréhendée par le penser, et que donc le penser est lui-même un lieu dans lequel cet événement se fonde en même temps. Dans la première et seconde lettre de Michel, Steiner décrit la manière dont l’intelligence cosmique au cours de l’histoire est entrée progressivement en l’être humain et Michel a commencé à habiter les cœurs.<sup>5</sup> La différence décisive c’est de savoir si j’éprouve seulement ce genre de spiritualité ou bien si je comprends aussi, ce qui se produit avec cela. Car autrement on en viendrait à un dualisme : en vérité ce ne sont que les expériences de vie qui sont importantes, et la gymnastique de mon penser n’a pas d’importance. Personne n’a dit ici cela. Mais parce que souvent on argumente par cette opposition, je tente de dire une fois l’inverse : L’en-venir-à-soi de l’anthroposophie chez l’être humain dépend du fait que la conscience, ce qui est latent dans toute biographie — nous sommes constamment au bord de l’abîme — est accompagnée d’une formation d’idées, qui sont elles-mêmes empruntées à l’ensemble de la cohérence spirituelle, dans laquelle la totalité [du monde, *ndt*] se trouve.

## Entre ancien et nouveau

**Gottfried Stockmar** : Je me rappelle de nombreux séminaires, que j’ai faits en compagnie de Wolf-Ulrich Klünker. Nous y sommes toujours arrivés sans cesse à ce point zéro ou bien à cette situation d’impuissance. Mais à un moment ou à un autre, j’ai eu pourtant le sentiment : cela ne me suffit pas d’accomplir cela seulement dans la connaissance. Je l’ai tenté ; je crois qu’il est aussi très important que le penser soit pris au sérieux comme nécessité de vie. Mais pour moi cela va plus loin : il existe aussi un point zéro du sentiment ou bien dans le social — lorsque je remarque, par exemple, combien des êtres humains sont infiniment éloignés de moi, comment il y a une distance infinie entre nous, une distance incroyable, infranchissable. Et plus fortement encore, il y a aussi ce point nul dans la volonté. Par analogie, Rudolf Steiner en parle dans son *Chemin de vie*<sup>6</sup> : chaque résolution d’énigme commence avec le penser. Mais, s’il vous plaît, n’arrêtez pas là ! Dans la réalité naît une énigme. On commence à y réfléchir, mais une énigme c’est l’être humain tout entier qui la résout seulement, pas la tête toute seule. Cela fut pour moi, et aussi biographiquement, une transition de la connaissance au sentiment jusqu’à la volonté. — Cela à l’avance.

Je crois qu’il n’y a pas seulement l’alternative, soit de laisser le passé derrière soi et de faire alors quelque chose de nouveau, soit simplement de rester accrocher simplement au passé. Au contraire, il existe aussi ce que j’appelle une conduite parallèle. Conduite parallèle veut dire ici : Je suis au prise d’une situation de vie avec laquelle je ne suis pas d’accord, peut-être aussi avec un entourage, avec ma situation professionnelle ou sociétale. Cela arrive assez fréquemment. Alors on peut dire : soit je fais une révolution, alors je dois d’une façon ou d’une autre démolir le passé, afin qu’enfin quelque chose de nouveau puisse en résulter, ou bien je laisse le passé, comme il est et je commence simplement quelque chose de nouveau. Ou bien on dit : que la première continue, mais je me construis une autre vie parallèle à celle-ci. Rudolf Steiner a sans cesse recommandé cela, par exemple, lorsqu’un étudiant l’a interrogé sur un travail de doctorat sur un sujet anthroposophique. Steiner ne lui a pas répondu, mais lui a conseillé au contraire : voilà, tu fais un tas à gauche sur ton bureau et un autre tas à droite. Sur le côté gauche, tu rédiges de manière que ton professeur ou directeur de thèse puisse comprendre, et tu fais cela sans beaucoup de sang du cœur. Et à côté, à droite, tu rédiges comme tu veux toi, en vérité le faire. — j’ai fait cela des dizaines d’années durant dans ma biographie, cette conduite parallèle. Ainsi ai-je eu assez rapidement le flair : dans des institutions, qui pour une raison associative ou bien telles qu’elles sont sinon structurées, je ne rencontre pas l’être humain. Je voulais toujours d’emblée rencontrer des gens, mais je ne pouvais pas simplement le faire sur la pelouse verte. Alors j’ai mené toutes les deux parallèlement, la vie « institutionnelle » et la culture de rencontre humaine — avec l’espoir qu’à un moment ou à un autre cela ira ensemble. Il s’agit aussi de cette question lors de nombreuses rencontres de jeunes êtres humains : doit-on sortir de cette Société ou bien doit-on rester dedans ? Doit-on transformer les institutions, ou bien qui sait quoi ? En tout cas, je crois que c’est un aspect que l’on peut aussi mener parallèlement.

**Stephan Stockmar** : Mais qu’elle est la raison fondamentale d’avoir l’espoir qu’à un moment ou à un autre on se retrouvera ? Je peux très bien suivre par l’esprit cette conduite parallèle. On vit une vie quotidienne, on roule en voiture et on fait même des choses nettes, qu’à cause de son idéal en vérité l’on ne devrait pas faire. C’est pourtant la situation de base, c’est que l’on s’organise aussi dans ce qui est dépourvu de sens, car je ne peux pas simplement me catapulte sur une île déserte. Ce n’est pas seulement un compromis, mais au contraire aussi une pérégrination limite captivante. Pourtant que faut-il ? Et cela je le pensais auparavant aussi avec cette prise avec soi du passé : je dois en effet développé vis-à-vis de cet écheveau passé, pragmatique, presque une sorte de relation d’amour, pour pouvoir le prendre avec moi ; Car sinon, quelque chose se scinde de moi, et en cela il y a aussi un grand danger. Ne dois-je pas développer pourtant, de fait, même dans la conscience que cela n’est pas ce qui mène plus loin, une relation d’amour à ce qui détermine mon quotidien ?

<sup>5</sup> Dans *l’irruption de l’époque de Michel et La disposition des âmes humaines devant l’irruption de l’époque de Michel*, dans : Rudolf Steiner : *Maximes anthroposophiques* (1924-1925 ; **GA 26**), Dornach 1982, pp.59-62 et selon le cas 65-68.

<sup>6</sup> Rudolf Steiner : *Mon chemin de vie*, (1923-25 ; **GA 28**), Dornach 1989, Ch. XXII.

**Gottfried Stockmar** : Je procèderais alors autrement. Je ne dirais pas *per se* : j'ai une relation d'amour au passé. Mais au contraire ; j'ai une relation d'amour au futur chez un être humain, quand bien même il vit dans le passé dans quelque chose qu'en totalité, pour ainsi dire, je refuse.

**Stephan Stockmar** : Je veux dire à présent en relation à moi-même. À autrui, je peux bien comprendre cela. Mais en rapport avec mon être propre, à mon courant du passé, dans lequel je me meus : ne dois-je pas intégrer activement ce qui est devenu jusqu'à présent sur un plan déterminé ?

**Lydia Fechner** : Je ne sais pas du tout, comment cela est censé aller sans cela. On peut écarter cela, mais en même temps cela émerge en effet toute la journée.

**Gottfried Stockmar** : J'ai à ce propos un autre rapport et je dirais toujours : je ne connais en vérité aucun passé de moi, mais j'ai réfléchi, ressenti et agi à chaque situation de ma biographie, et quelque chose est devenu de ce fait de moi et c'est le présent. Je peux prendre tout en tant qu'exigence, pour faire avec, mais le résultat cela en est toujours le présent. Je ne dois pourtant pas prendre avec moi d'une manière quelconque — je suis là où je suis. Et le passé vit encore *maintenant* en moi, en tant que convoitise, envie, mais aussi comme passé de société...

**Enno Schmidt** : C'est alors déjà une tolérance cognitive. Tu ne luttas pas contre, au contraire tu peux aussi l'aimer et dire : ah bien, c'est comme cela ici, je suis aussi cela.

**Gottfried Stockmar** : Non, je ne suis pas. Je trouve cela à l'arrivée. Si je suis envieux ou vaniteux, ou si j'éprouve un trop fort besoin de me faire valoir, ou quoi sinon, alors je m'éprouverais : est-ce là réellement mon sentiment ou bien n'est-ce pas mon sentiment ? Si j'en viens au résultat que ce n'est pas du tout mon sentiment, alors je tenterai aussi de m'en libérer. Je ne peux pas aimer cela dans le sens.

**Enno Schmidt** Ce sont des qualités, que l'on porte avec soi. Passé — avec cela tu veux dire des habitudes ?

**Stephan Stockmar** : Déjà quelque chose qui continue de rouler, quelque chose qui, dans la vie quotidienne m'ancre pas mal.

**Gottfried Stockmar** : Alors j'attendrais plutôt ; jusqu'à m'écœurer de moi-même, plutôt que tenter d'aimer cela.

**Lydia Fechner** : Cela me semble être complètement individuel, précisément en rapport avec ce qui vient s'y fourrer dedans. Je formulerais cela tout autrement quant à moi. C'est un point intéressant, je crois, mais si nous y entrons, nous devrions faire une autre réunion — je veux une fois encore ramener l'entretien au sujet véritable. C'était en effet la question du passé et du comment on place dans un contexte plein de sens la relation entre passé et futur.

**Angelika Sandtmann** : Oui, sur la contexte au sein de sa propre biographie.

**Lydia Fechner** : Mais c'était aussi la question du comment en en vient principalement à de nouvelles possibilités de configuration. Comment en arrive à soi les intuitions ? Lesquelles viennent donner contre en effet peut-être quelque chose de vieux. Cela peut être quelque chose en moi, cela peut être quelque chose d'extérieur dans le monde — institutions, vie quotidienne, et autres. C'était en effet aussi la question dont nous étions partis. Laquelle a été un peu oubliée.

**Qu'en est-il, si tu n'as aucune intuition ?**

**Gottfried Stockmar** : Pour cela, je voudrais volontiers proposer une thèse : qu'est-ce qui se passe, si je n'ai aucune intuition ? D'abord, pour moi intuition veut dire inséparabilité de l'idée et de la volonté. Si je demande encore comment je transpose une intuition, alors je n'en ai aucune. Car l'intuition se transpose elle-même. Si cela ne se produit pas, alors idée et volonté se séparent l'une de l'autre. Cela peut s'extérioriser du fait, par exemple, que j'ai des revendications déterminées — dans la représentation ou bien aussi peut-être dans le sentiment — mais je n'ai pas les facultés de les transposer : à savoir, ma volonté ne leur correspond simplement pas. Cela engendre une souffrance sociale infinie, lorsque des revendications ne sont pas honorées par des capacités. Je peux, par exemple inconsciemment ou pas, avoir la revendication de suivre Rudolf Steiner, ou bien faire aller plus loin ce qu'il a commencé. Mais mes capacités n'y suffisent pas, et peuvent se trouver éloignées à des kilomètres de là. La question de capacité, c'est pour moi, en définitive une question de volonté, une question du pouvoir faire. Que fais-je donc quand ma revendication ne coïncide pas à des capacités correspondantes. Alors je dois remplacer ma volonté par une volonté étrangère. À savoir : politique, pouvoir. À présent on peut avoir l'intuition de se qui se passe alors en petit et en grand. Les capacités manquantes sont remplacées par le pouvoir et l'argent, par des positions, situations et autres. Mais quand on tente de faire coïncider ses propres revendications — qu'elles soient cognitives, qu'elles soient sociales ou bien économiques — avec ses propres capacités, alors la chose est probablement minime. Mais elle coïncide. — quand bien même la question, du sens se découple de la question des capacités, cela à justement ensuite des répercussions dans le social.

**Lydia Fechner :** Je dois une fois encore interrompre : la question de l'existant, ou selon le cas d'intuitions existantes, se trouvait en effet au début de ce que tu viens de dire. Puis vint la question des revendications, qui ne sont pas honorées. Mais ces revendications ne sont pourtant aucunes intuitions. Car si j'ai une intuition, dis-tu, alors cela ne fait qu'un.

**Gottfried Stockmar :** Alors capacité et revendication sont identiques. Si ce n'est pas identique, la chose se sépare. Et il se passe alors justement que l'on a des prétentions — et la tête tend à grossir, les idées tendent à la généralisation, les idéaux aussi — mais les capacités sont justement trop faibles, trop mesquines, et ne peuvent pas satisfaire les prétentions. On peut traverser cela aussi parfois en souffrant ou cela peut coûter, selon la manière dont cela semble chez soi-même. Mais cela arrive justement fréquemment dans des contextes sociaux plus vastes, que l'on compense ces incapacités par des possibilités étrangères. C'est justement le pouvoir. — L'impuissance dans le vouloir est une expérience limite au moins exactement aussi forte que dans le penser. On peut s'en tenir rigueur, on peut se dissiper, on peut véritablement aussi mal se sentir...

**Lydia Fechner :** Seulement que les deux couches inférieures — sentiment et volonté — ne frappent simplement pas tant. C'est dans la nature de la chose.

**Gottfried Stockmar :** Elles sont réellement séparées l'une de l'autre ; c'est comme si entre idée et volonté s'étendait un mur en béton. L'une court le long d'un côté, l'autre court le long de l'autre. C'est pourquoi Rudolf Steiner a aussi dit, que la *Dreigliederung* a échoué, entre autres, pour la raison que les idées n'ont pas trouvé le chemin d'un vouloir courageux. Comme déjà dit, pour moi ce qui est décisif c'est de savoir si l'être humain en entier est interpellé à un moment quelconque ; quant à savoir si c'est en partant du sentir, ou du penser, ou encore du vouloir, c'est encore une autre question.

**Robin Schmidt :** La question c'est comment l'intuition est comprise ici. S'agit-il effectivement de cette interpénétration des trois capacités ? Ou bien est-ce que la découverte d'intuitions n'est plus aujourd'hui, au 21<sup>ème</sup> siècle, une question individualiste, qui se règle avec moi en tant que sujet agissant, mais au contraire une question sociale ? Je l'ai formulée pour moi ainsi : la question du sens est une question sociale dans la mesure où l'être humain commence à vouloir être une être d'intuition. Dans la mesure où je veux cela, il ne s'agit plus du rapport à moi, mais au contraire du rapport à mes amis — ainsi j'appelle cela. François Cheng a dit que le transcendant — dans notre contexte nous pourrions dire : le lieu de découverte du sens — est aujourd'hui l'espace d'intérêt, et donc là où l'être humain se dépasse lui-même.<sup>7</sup> Là est aujourd'hui le lieu où le transcendant se domicilie. La « grâce », qu'une intégration ait lieu entre revendication et capacité, vient — selon mon vécu et mon travail sur les idées de la vie et du penser — des amis.

### Des amis peuvent se présenter

Des amis sont aujourd'hui ceux qui, premièrement, ont une capacité à me comprendre. Car ce que je dis peut être certes, rationnellement suivi par beaucoup, mais il s'en faut encore de loin que ce soit effectivement compris. Devenir compris cela veut dire que chez autrui, l'ami, se met à vivre ce que nous communiquons peut-être par des idées. Cette possibilité d'être compris(e), fonde l'amitié.

Deuxièmement, — et là est aussi de nouveau la question du sens : des amis sont ceux qui ont de l'importance pour moi, qui ont justement un sens et une importance dans ma vie. Ces deux choses ensemble. Et troisièmement : des amis sont autorisés à entrer dans ma sphère des intuitions. Ils ont l'autorisation morale, de « disposer » — Je prends ce terme fort, parce que cela devient très évident de ce fait. Dans le savoir au sujet de l'amitié fondée, je peux disposer sur l'être de l'autre. Cela peut être dans de toutes petites choses, où, lorsque cela m'arrive, je remarque : de ce fait j'entre en vérité au sein d'une situation d'exception. Il s'agit de la reconnaissance et du devenir visible, parfois aussi du : « Fais cela à présent ! » Ou bien, Je sais que tu fais cela pour moi ! Totalement sans arrangement et discussion psychologique : « Toi, c'est aussi réellement O.K. pour toi ? » Lorsque cet espace de confiance existe, alors je peux aussi me laisser utiliser.

À partir de cette troisième dimension de l'amitié, je peux regarder le sens, ou selon le cas la perte de sens : Qu'en est-il lorsque personne ne me comprend ; lorsque ce que je pense et vit ne peut plus être accueilli par un Tu ? Comment est-ce, lorsque aucun être humain n'a plus d'importance pour moi ? Des amis sont ceux qui signifient quelque chose pour moi — mais qu'en est-il lorsque cela est supprimé ? Et lorsque je ne suis plus utilisé par autrui, par les autres ; lorsque je n'ai plus aucun ami ; qui me rappelle à moi dans mon intuition ? — On a alors, mon Je, le paysage de la perte du sens ; notre époque s'y enracine et y révèle son tragique. En même temps, il devient évident en quel lieu se produit la formation du sens.

Je veux dire qu'une amitié, une relation de ce genre peut-être, révèle quelque chose de la possibilité de notre être humain futur. Nous inclinons à voir la relation d'amitié comme relevant du privé : ce sont mes trois amis, et à côté il y a la vie authentique, les relations de travail et autres. Comment, ce que l'on connaît à partir de l'amitié, peut-il devenir aujourd'hui l'échelle de mesure pour le jugement sur les rapports sociaux ? Cette question me conduisit à l'idée que Cheng a peut-être raison, quand il pense que le transcendant a lieu aujourd'hui dans l'espace de l'intérêt porté. Et donc plus comme autrefois, dans le monde divin du Père, dont le sens résulte au moyen de l'accord avec les commandements ; et plus non plus dans le monde sensible, où le sens résulte de l'imitation, dans *l'imitatio Christi*. Et

---

<sup>7</sup> François Cheng : *Cinq méditations sur la beauté*, Munich 2013.

plus non plus dans l'individuel, une première phase de l'époque du Saint Esprit, comme l'appelle Lessing dans son *Éducation du genre humain*, où repose la découverte de l'autonomie, la vie à fond dans l'autonomie. Au contraire, un quatrième pas peut à présent être accompli, peut-être plus encore depuis la fin des années 80, et au début des années 90, et aussi par la suppression des schémas politiques. Le post-modernisme a ouvert un espace pour un tout nouveau lieu où la transcendance ou le spirituel, ou encore le sens, peut être découvert.

**Gottfried Stockmar** : Bien ! Et si l'on dépasse le critère ? Rudolf Steiner a dit une fois : Lorsqu'on va de par le monde, on ne rencontre souvent que des portemanteaux, mais pas des êtres humains. Il veut dire avec cela qu'on a telle ou telle profession, on a cette position-ci et celle-là, on a appris ceci et cela, on se trouve ainsi ou autrement, et ainsi de suite. Je pourrais aussi dire : des masques. Je comprends ton concept d'amitié comme une relation humaine pure. C'est la raison pour laquelle je demande maintenant : ne faut-il pas en plus véritablement du courage, pour faire cela non seulement dans le privé, où j'ai peut-être un, deux ou trois amis, mais qu'au contraire cela devienne réellement mon élément de vie, peu importe qui je rencontre ?

**Robin Schmidt** : En tout cas. Car je crois qu'aussi la séparation entre privé et public est effectivement caduque, et aussi de par les formes de vie, qui précisément ont percé dans ces derniers dix ou quinze ans.

**Gottfried Stockmar** : Mais là le fantôme romain de l'institutionnalisation des relations entre les êtres humains est encore présent, et justement aussi il est encore très puissant, qui corrompt durablement ces rapports humains. C'est aussi un passé, qui nous empêche plus fortement que nous le croyons de pouvoir vivre l'amitié à fond, comme tu l'as décrit.

**Stephan Stockmar** : Peut-on dire, pour rattacher vos deux suffrages, que cet état est en effet passablement plus normal que mes intentions ne coïncident pas avec des capacités. L'amitié, au sens de Robin entrouvre l'espace, dans lequel je peux admettre cela, sans devoir tomber dans des actions de substitution ou de saut politiques. Si je laisse l'ami « disposer » de mon être, en pleine confiance sur son intuition — alors je ne dois plus cacher mon impuissance, mais au contraire en faire une sorte d'organe de perception.

**Robin Schmidt** : Alors tu édifies un rapport d'espace tout particulier dans l'amitié, dans lequel les lacunes de coïncidence vis-à-vis du comment cela doit être, deviennent manifestes. Mais alors la possibilité grandit que quelque chose me vienne à l'esprit au sujet d'autrui, pour autrui, de ce qui constitue le courant d'inspiration opposé, peut-être même un courant d'intuition. Si je vis ainsi avec les questions de mon ami(e), alors c'est une tout autre ouverture qui est existante pour l'intuition, ou bien, disons, pour une aptitude du monde spirituel, que lorsque je tente de résoudre *mes* problèmes, et *ne* trouve *que* mes questions cognitives intéressantes.

**Gottfried Stockmar** : Comment t'y prends-tu avec cela dans ton quotidien de vie ? Est-ce aussi une conduite parallèle, de sorte que tu aies quelques êtres humains, qui ont déjà une telle qualité, et d'autres, chez qui ce n'est pas encore le cas ?

**Robin Schmidt** : Bien sûr que l'idéal existe, de sorte que tout doive fonctionner, mais c'est abstrait. Des rencontres sont parfois telles que cela est manifeste dès les premières secondes. Je me demande si cela n'est pas le lieu du *Karma* ; ce qui était autrefois *Karma*. Quant à savoir si le lieu du *Karma* est aujourd'hui cet entrelacs : qui me comprend ? Quelle existence a de l'importance pour moi ? Et : Qui comprends-je ? Pour qui ai-je de l'importance ? Pour ces amis et avec eux, me vient le sens, une inspiration. C'est pourtant énigmatique. Il y a tant de gens extravagants et intéressants dans le monde, mais qui ne gagnent aucune importance pour moi, et bien sûr je peux m'efforcer ou bien m'intéresser à eux, volontiers ; et malgré cela il y en a tant d'autres, peut-être un quart si doués, si géniaux — et cela reçoit de l'importance, cela compte, et c'est juste. C'est donc qu'il existe d'une manière quelconque des échelles de mesure bizarres, qui vont au-delà de cette triade que je viens de désigner et se fondent à partir de quelque part ailleurs. Comme je ne peux pas dire s'il s'agit du *Karma* passé ou du *Karma* à venir ; je n'en sais rien. Au contraire, je ne peux que m'étonner. Et je sais que lorsque j'y entre, il se forme quelque chose, c'est la réalité.

**Gottfried Stockmar** : Ne s'agit-il pas ici de ce que Rudolf Steiner a cultivé à l'égard de nombreux contemporains comme Haeckel ou bien Nietzsche ?<sup>8</sup> Quand bien même, il ne fut pas lui-même compris par eux, il put de son côté les comprendre de façon à faire aboutir leurs manières de voir et leurs idées en les réajustant de manière productive — un service rendu à des amis, qui compensa les incapacités de l'autre — Toi, Gottfried, tu as posé la question : Existe-t-il des espaces qui empêchent quelque chose comme cela ? Dans quelle ampleur suis-je renvoyé alors à la collaboration de l'autre ? Et dans quelle ampleur je peux me comporter vis-à-vis de l'ami, quand bien même il est encore si dingue ? Mais à présent non plus dans un sens extérieur comme ami ; je tente de ne pas le laisser attaquer, mais sans le pousser non plus en le mettant de côté.

**Robin Schmidt** : Je veux encore tenter un concept pour cela. Si cet intérêt est effectivement le lieu du transcendant aujourd'hui, alors tout ce sur quoi vous vous êtes à présent interrogés, ce sont les questions véritables de science de

---

<sup>8</sup> Voir Rudolf Steiner : *Mon chemin de vie*, à l'endroit cité précédemment.

l'esprit, parce qu'il s'y réalise là aujourd'hui notre action dans l'esprit. La manière dont nous agissons, de cela dépend notre devenir réel dans l'esprit. Et inversement, c'est cela le monde spirituel, ce domaine de l'agir. Y naissent trop précipitamment, comme en réflexe, les questions : quelles conditions de cadres éthiques disposons-nous pour nous mouvoir là-dedans ? Quand est-ce que c'est un ami juste ? Que fais-tu, lorsqu'il te blesse ou bien lorsque la confiance est rompue ? — Je veux dire avec cela : tout ne dépend pas de cela. Au contraire ce sont ensuite des situations concrètes, pour ainsi dire des méditations de situation, si l'on veut le dire ainsi. Comment agissé-je maintenant ? Comment agissé-je, *Je*, à présent au sein de la relation à cet autre être ? Il y a là des perceptions, il y a là des concepts, là de l'éthique est créée, un contexte est suscité, de la réalité créée. Vu sous cet angle, il s'agit d'un agir dans l'esprit, lorsque nous agissons aujourd'hui dans le cadre de l'intérêt, et nous activons la science de l'esprit si nous voulons comprendre cela.

## **Confiance ou assurance**

**Gottfried Stockmar** : Cela ne me semble pas être de nouveau qu'une affaire cognitive. Ne s'agit-il pas de la question de savoir si, par exemple, une confiance vis-à-vis d'un autre être devient conviction ou attitude ? Je peux d'abord connaître quelque chose — que j'attribuerais d'une manière à nouveau primaire à la tête. Mais lorsque cela est relié à mon cœur, alors cela devient conviction, et lorsque que cela devient le caractère réel, alors c'est une attitude. Je sais quelque chose de moi, à savoir que je me sentirais mieux si j'avais plus de scepticisme, voire même plus de méfiance à l'égard d'autrui. Mais je ne fais plus cela, car j'apporte de la confiance et je prends mon parti aussi de la désillusion.

**Robin Schmidt** : Je crois que pour mener plus loin cette idée, cela correspond aussi au rapport du penser, sentir et vouloir, au-delà du seul avec le spirituel, comme cela a été exposé par les descriptions correspondantes. La relation habituelle induirait ici en erreur. Lorsque tu dis : oui, je connais, par exemple, celui-là a un défaut, ensuite cela ne signifie pas encore de loin que je resserre mon jugement pour cette raison, et aussi ensuite mon action et qu'à présent je lui donne congé ; ou bien que mon sentir dit : Ah ! ce n'est encore pas une déclaration sur la manière dont je conformerai mon comportement. Qu'est-ce que cela veut dire ensuite que le penser et la volonté se croisent ? Je dirais que cela a à faire avec le fait que la capacité cognitive a confiance, une confiance fondamentale, et qu'inversement l'orientation éthique ou bien la formation de réalité en dépend avant tout, quel genre d'idées je forme à l'égard d'autrui. C'est dans cette conséquence que provient le fait que mes idées y agissent dans le social et sont formatrices de réalités. C'est en effet souvent mentionné, mais cela veut dire effectivement aussi quelque chose.

**Gottfried Stockmar** : D'une part, D'autre part, il devient de plus important pour moi, non pas de juger en pensant quelque chose, mais au contraire, comment quelque chose se juge soi-même. Par exemple : lorsque je prends mes distances vis-à-vis de quelqu'un, ou que je deviens méfiant, lorsque je commence à le contrôler, alors on pourrait peut-être voir, subjectivement, qu'il s'agit d'une sorte d'assurance, pour d'une manière quelconque me tenir sur un sol ferme. Mais en réalité je détruis une relation. Et c'est beaucoup plus décisif pour moi. Non pas ce que je pense à fond ce qui s'est passé, mais au contraire ce qui se produit en réalité. Comme l'a dit un jour Rudolf Steiner : Vous pouvez, en tant qu'enseignant, appliquer une punition saugrenue à un élève, dans l'idée que cela le remettrait sur le droit chemin. Pourtant en réalité, vous altérez une relation ! — Qu'est-ce qui arrive alors à proprement parler réellement ? Quelles sont les conséquences réelles de mon comportement dans le social ? Mais là aussi il existe des possibilités en nombre infini de sortir de ses effets . À courte vue. — Où un enseignant est-il véritablement examiné ? Pourtant d'une manière ou d'une autre par un examen, mais au contraire par ce qu'il fait par exemple avec les enfants. On peut dire : Il est qualifié de telle et telle façon, alors il doit pouvoir faire cela, il a tel ou tel argent en quantité, et autres. Quant à savoir s'il a aussi les capacités pour cela c'est une tout autre histoire. En réalité il se révèle quelque chose d'autre.

**Robin Schmidt** : Cela touche le point que je voulais encore amorcer : la dimension apocalyptique du sens, là où ces circonstances deviennent manifestes. Qu'est-ce que le réel ? Quelles sont les conséquences réelles de mes relations avec mes amis ? En général, on voit dans l'Apocalypse, le tragique, les grandes lamentations et pleurs — tout est fichu, tout est mauvais d'une manière ou d'une autre. Mais il y a aussi cet autre façon de voir.

**Lydia Fechner** : Je me demande : comment pourrait-on décrire des capacités, qui encourageraient un tel genre de relations humaines ? Existe-t-il des capacités déterminées ou bien cela ne dépend-il principalement pas de capacités ? Il existe vraiment beaucoup de relations en effet — nous avons souvent parlé de cela — déterminées par des rôles ou bien par des fonctions. S'agit-il que les êtres humains apprennent principalement à se révéler — non dans le cadre d'un rôle ou bien d'une fonction ? Comment quelque chose comme cela procède-t-il surtout ? C'est en effet un espace de confiance intensif, qui devrait être créé là, car je me protège, en effet, du fait aussi que je prends ces rôles et fonctions. De qui sinon serai-je à la merci ? C'est naturellement la méfiance qui règne. Cette capacité de se révéler principalement — a-t-elle quelque chose à faire avec le courage ? Car même dans les relations privées, on construit souvent une sorte de façade ou bien on remplit des rôles. Quelles capacités sont nécessaires pour me dessaisir de moi ? Qu'y manque-t-il ? Ce qui me manque, en premier, c'est le courage. Le courage principalement d'entrer dans l'espace, comme Stephan a dit justement, où cette impuissance peut être.

**Robin Schmidt** : Je ne sais pas du tout, si c'est une capacité, au contraire je pourrais aussi penser quant à moi : c'est comme un sens pour cela, où je suis chez moi. Ensuite je ne dois pas m'exercer pour me sentir domicilié dans cet

espace inter-humain, lorsque pourtant en vérité j'y suis chez moi, si le sens précisément se trouve dans cet espace inter-humain. Formulé de manière abstraite : un sens, c'est la conscience d'être chez moi, là est mon pays natal. Ou bien, pour parler comme Cheng : un sens est là où le transcendant a lieu pour moi. En ai-je un sensorium pour cela ? Ma proposition serait que c'est une question de ce sensorium et non pas une capacité, de l'exercice ou de la morale. Je crois que le monde du 21<sup>ème</sup> siècle a un sensorium à cet endroit de l'amitié, et cela vaut de le découvrir.

**Gottfried Stockmar** : Je trouve cela merveilleux, cet entendement, cette disposition et de ce fait d'appeler à l'éveil du potentiel d'autrui. Mais mon expérience est que la rencontre entre êtres humains est aussi un champ de bataille. Sartre écrit dans le célèbre chapitre « Le regard » dans son ouvrage principal *L'être et le néant* sur l'effroi et la honte : l'effroi, c'est d'être vu, la honte c'est d'être ainsi vu, comme on est réellement. Même la description du sens du Je par Rudolf Steiner concerne sous certains points de vue un véritable champ de bataille.<sup>9</sup> On veut massacrer l'autre, on veut se mettre à sa place, on veut le pousser de côté. Et ensuite celui-ci commence à se mettre en garde, et veut de même pousser son vis-à-vis de côté... Je crois, que dans la rencontre humaine — comme ce que tu disais, un véritable champ de science de l'esprit — on doit y entrer en compagnie de Lucifer et d'Ahriman et rivaliser avec tous les aspects problématiques qui, à cet endroit font leur apparition.

**Robin Schmidt** : Et tous les autres Dieux aussi.

**Gottfried Schmidt** : Et tous les autres Dieux aussi. Il y a de ça ! Je remarque cela, parce qu'il n'y a rien à Hugoldsdorf, à quoi des êtres humains puissent s'en tenir fermement. On ne se rencontre pas une fois dans la semaine d'une manière ou d'une autre bien habillés, ni l'on sort du sommeil à la bonne heure du jour ou autrement, au contraire on se rencontre du matin jusqu'au soir. Il n'y a pas d'association, pas de hiérarchie — rien du tout, à quoi l'on pourrait s'accrocher. Et c'est aussi ce que Rudolf Steiner a dit, à la différence de Freud : chez l'être humain il y a naturellement déjà quelque chose que Freud a constitué en convoitises, instinct et autres —. Mais il y a justement *aussi* quelque chose encore en lui et c'est un combat constant. Les êtres humains — Je fais aussi partie aussi naturellement — peuvent « suffoquer » en s'enfonçant dans ces convoitises et instincts, et ensuite remonter et autre. C'est un événement extrêmement complexe, carrément ces relations humaines.

**Enno Schmidt** : Comme Robin dépeint l'amitié, je peux bien suivre cela par l'esprit — c'est puissant ! Mais en même temps je le vis aussi ainsi : lorsque des êtres humains se heurtent en tant qu'individus brillants, alors il y a des meurtres et des homicides. Lorsque des êtres humains s'affrontent sur une cause, qui les rend chacun saint sous sa propre étoile, qui leur semble être la plus intime pour chacun et qu'ils veulent la produire au monde, là où donc en tant qu'individualités brillantes les plus intimes, avec leurs capacités, ils finissent par tomber dans un travail commun, alors l'un et l'autre peuvent aller comme vie et mort. Il ne s'agit plus d'entendement, parce que s'entendre cela ne suffit plus et ne soulève rien, mais il s'agit de rester, d'y rester, et de porter au travers. Alors je dois admettre l'énergie de l'autre contre moi, l'encourager, la permettre.

Si je donne ma confiance à autrui, alors je dois compter avec cela que je dois aller en enfer pour cela. Car si je lui donne ma confiance en tant que personne, qu'elle ou lui est. Qu'importe ce qui arrive alors. C'est un être humain, une personne. Même si toutes les circonstances s'effondrent dans lesquelles j'avais prononcé cette confiance. Même si après, cela va à l'encontre de mes intérêts. Une confiance que je te donne, parce que justement tu me plais — cela a peu à faire avec l'autre. Alors je ne suis lié que par mes bonnes grâces. Je veux, pour ainsi dire, l'obliger par ma confiance ; ma confiance est alors mon bon-plaisir, élargi à autrui. Cette confiance doit être déçue, car c'est un exercice de pouvoir dissimulé ! Si je donne ma confiance à un être humain, en tant qu'être humain, alors vraisemblablement je ferai l'expérience dans le temps actuel que je dois y rester au moyen d'un bouleversement. Et pas seulement un seul. Lors de la question du sens, il en va d'une manière analogue à un processus constamment créateur. Il y a le *vécu* du sens dans ce moment, en un point. C'est une chose. Et il y a le bouleversement vers la *formation* du sens. Que je ne puisse m'en tenir au vécu du sens, mais qu'au travers de la perte du sens je devienne créateur de sens, — cela présuppose un néant d'abord, à partir duquel je peux être celui qu'assurément je suis. Ce qui est du reste pour moi aussi un processus artistique.

**Lydia Fechner** : Il est pourtant surprenant qu'en partant des représentations courantes vers la quête du sens, que l'on ait atterri en vérité en conclusion presque exclusivement dans le domaine des relations humaines. Après l'entretien, ce n'est plus si étonnant il est vrai...

**Robin Schmidt** : Et avec cela, pour moi, nous avons atterri aussi dans l'anthroposophie : la quête du sens rencontre dans l'anthroposophie ou dans l'essence de l'être humain, sa nouvelle source originelle.

**Gottfried Stockmar** : Il y a une paire de mois, j'eus une expérience hautement heureuse. Jusque là mon impression, et aussi mon attitude, étaient que Rudolf Steiner est déjà présent partout. — Je regardai comme d'en haut et vis des millions de petites étoiles sur la Terre, et c'étaient des individualités humaines. Mais lui n'était pas encore présent et dans les relations entre ces êtres humains, il n'était pas encore là non plus.

---

<sup>9</sup> Rudolf Steiner : *Anthropologie générale : Fondement de la pédagogie* (1919 ; GA 293), Dornach 1992, 8<sup>ème</sup> conférence.

**Enno Schmidt** : Une belle parole en conclusion.

**Die Drei, n°7-8/2013.**

(Traduction Daniel Kmiecik)

**Gottfried Stockmar** : né en 1954, a grandi à Hambourg, visita l'école Waldorf jusqu'en 1973. Formation de pédagogie curatif suivie d'une activité dans un Institut pour les enfants nécessitant des soins de l'âme. Depuis 1990, cofondateur du séminaire pour l'anthroposophie à Hambourg et chargé de cours dans cet institut même. Activité de conférences et de séminaires et autres formations en anthroposophie. De 1999 à 2002, membre du Vorstand de la Société anthroposophique en Allemagne. Inventeur d'une fondation pour un science de la liberté et collaborateur à la fondation Novalis de Hambourg. En 2006, il commença, à l'ancien bien-fonds Hugoldsdorf en Poméranie occidentale, un projet social qui est lié à l'intention de tenter, d'une part de vivre la liberté, et d'autre part la Dreigliederung sociale dans sa réalité vivante. Beaucoup des jeunes êtres sont par leur existence même reliés au projet.

**Robin Schmidt** : Né en 1973, étudia la philosophie, l'histoire des cultures et la science de l'éducation et il est directeur du lieu de recherches sur l'impulsion culturelle avec projets de recherches et de publications sur l'histoire et le présent de l'anthroposophie ([www.kulturimpuls.org](http://www.kulturimpuls.org)). Activité d'enseignement au Goetheanum. Publications (entre autres) : Rudolf Steiner : Esquisse de sa vie, Dornach 2011 ; Rudolf Steiner et les débuts de la théosophie, Dornach 2010, Comment la réincarnation se laisse-t-elle penser ? Logique et esthétique de la réincarnation, Dornach 2010 et avec Heinz Zimmermann ; Méditation. Une introduction dans la pratique de méditation anthroposophique, Dornach 2010. Robin Schmidt est marié et a trois enfants.

**Enno Schmidt** : Né en 1958 à Osnabrück, vit et travaille à Bâle, Suisse. Études de peinture à l'université des arts figuratifs de Francfort sur le Main (Städelschule) et à Berlin. Expositions personnelles et en groupe dans le pays et à l'étranger, il a reçu un prix d'art francfortois. En 1992-2003, cofondateur et responsable administratif de l'entreprise Économie et Art [Economart ! en français, ndt] — élargie en gGmbH. Membre du Social Sculpture Research Unit à l'Université Oxford Brookes. 2005-2007 chargé de cours à l'Université de Karlsruhe. Depuis 2006 Initiative Grundeinkommen ([www.grundeinkommen.ch](http://www.grundeinkommen.ch)) et grundeinkommen.tv à Bâle. 2008 Film Grundeinkommen — une impulsion culturelle et de nombreuses autres films.